

# L'ÉTOILE-ABSINTHE

17-18ème Tournée

B.M. LAVAL ADULTE



2118123

69947

SOCIÉTÉ DES AMIS D'ALFRED JARRY

**SOCIÉTÉ DES AMIS D'ALFRED JARRY**

*Siège Social*  
rue du Château  
PENNE DU TARN  
CASTELNAU DE MONTMIRAL

# *L'Etoile - Absinthe*

N° 17/18

1983

1983

Cotisation ordinaire : 120 F

Cotisation de soutien : 150 F

à verser par chèque bancaire ou postal (C.C.P. 2836 31 L Toulouse)

à l'ordre de la Sté des A.A.J. et à adresser à :

Claude RAMEIL, 56, rue Carnot - 92300 Levallois

## SOMMAIRE

**Dossier :** *Textes de Jarry présentés par Henri BORDILLON*

— *Jarry au Figaro*

— *Jamais deux sans trois*

— *Deux documents*

**Alain MERCIER** *”Emile Straus et Alfred Jarry”*

**Henri BORDILLON** *” Saint-Pol Roux et Jarry”*

**Patrick BESNIER** *”Péladan et Barbey d’Aurevilly, suite”*

**Jean Pierre BONNEROT** *” Le Chaldéen superbe et le mendiant ingrat  
(une lettre inédite de Léon Bloy à Péladan)”*

Menus comptes et propos rendus

## JARRY au FIGARO

On sait, depuis les travaux du Collège de Pataphysique (**Dossier** n° 5, pp. 21-24), repris et développés par Michel Arrivé (**Figaro Littéraire** du 29/XII/1973, et **Pléiade**, p. XLIII), que Jarry ne publia qu'un texte dans le **Figaro**, dans le n° du 16 juillet 1904, et dans une "rubrique créée pour lui" : **Fantaisies parisiennes**.

Ces affirmations ont le mérite de la clarté, si elles n'ont pas celui de l'exactitude. A la page 29 des **Marges** du 15 janvier 1922, dans ses **Souvenirs sur Alfred Jarry**, le docteur Saltas affirme que "Recommandé au **Figaro** par Octave Mirbeau, qui l'avait en grande affection, [Jarry] obtint de faire pour ce journal un article par semaine, sous le titre **Fantaisies parisiennes**. Cette collaboration n'alla pas plus loin que deux articles". Certes les rééditions de cet article célèbre corrigent "deux" en "un" ; il reste qu'une fois n'étant pas coutume, c'est bien le docteur Saltas, aidé peut-être par Leautaud, qui a raison : Jarry publia deux **fantaisies parisiennes** dans le **Figaro**. La première, le 14 juillet 1904, porte cette date comme titre ; la seconde, intitulée **le Vaccin du soleil**, parut en première page du quotidien le mercredi 3 août 1904. La série **Fantaisies parisiennes** ne fut pas créée par ni pour Jarry ; elle publiait ordinairement G.-Arman de Caillaudet, Robert de Flers, Xavier Roux ou Pierre Soullaine ; elle use aussi de pseudonymes, et un certain Poliche, fin 1904 signant ainsi après le succès de la pièce de Bataille, y publia des textes que Jarry aurait pu, sinon écrire, du moins approuver.

Ce second texte du **Figaro** explique une des formules de Jarry à Appolinaire, dans sa lettre du 1<sup>er</sup> août 1904 : "Je dis sept heures et demie, parce qu'il faudra que j'aille au **Figaro** avant sept heures" ; nul doute que c'est pour y déposer le manuscrit du texte que nous republions ici, pour la pre-

mière fois depuis près de quatre-vingts ans.

Quand au fond même de ce quasi inédit, on notera qu'il répond aux événements d'alors, et singulièrement à la chaleur caniculaire de ces jours-là, dont les taches du soleil sont les principales accusées. On verra, en outre, que le président Krüger, dont les journaux annoncèrent la mort dans leur édition du 14 juillet 1904, figure familière à Jarry, y apparaît, muni d'une pipe au nom inattendu. Quant à la dernière formule qu'il lui prête ("Pleuvra demain (...), ma pipe ne tire pas"), elle se retrouve, attribuée à Francisque Marvel, greffier, aux premières pages de la **Dragonne**.

Henri BORDILLON

#### POST-SCRIPTUM :

Pour être complet, nous transcrivons ici la notice nécrologique anonyme qui parut dans le **Figaro** du 2 novembre 1907 : on verra que son rédacteur, correctement instruit de ce dont il parle, aurait pu inspirer bien de ses successeurs.

h.b.

*Alfred Jarry, l'auteur d'Ubu-Roi, vient de mourir à l'hôpital de la Charité, où il avait été transporté grâce aux bons soins du docteur Daltas et de M. Alfred Vallette.*

*A vingt ans, du premier coup, cette pièce excessive, Ubu-Roi, l'avait fait célèbre : on a pu oublier Jarry, mais le style d'Ubu est resté.*

*Pendant il avait continué une production inégale et singulière ; des articles au **Mercure de Fance** et à la **Revue Blanche**, un roman d'une érudition remarquable et d'une étrange et forte couleur, **Messaline**, maintenaient Alfred Jarry, dans la littérature de ce temps, à une place qui pouvait devenir importante...*

*Mais déjà le mal qui l'emporte avait cruellement influencé son talent.*

*Alfred Jarry, qui signa jadis au **Figaro** quelques fantaisies d'un ton curieux, était né à Laval en 1873.*

## LE VACCIN DU SOLEIL

La pluie et le beau temps sont un inépuisable sujet ...

— Pourquoi continue-t-il à faire chaud ? nous répond M. Flammarion. Parce que... "la météorologie, qui n'intéresse que notre toute petite planète, paraît tributaire de fluctuations incessantes, dont les causes nous échappent et dont nous n'avons pas encore pu saisir les lois."

Sur ce, l'éminent astronome nous exhibe un graphique, assez comparable au profil d'une chaîne de montagnes, représentant la relation des températures moyennes à Paris avec les variations des taches solaires — lesdites deux choses ne se ressemblant, à vrai dire, en aucune façon.

Si nous avons bien compris toutefois, nous avons sous les yeux la "feuille de température" — dirait-on en termes d'hôpital — du Soleil. La Terre a chaud quand le soleil a la fièvre... ou la petite vérole.

Dans ce cas, le remède est simple : nos astronomes trouveront bien quelque part dans le zodiaque, près du signe du Taureau sans doute, quelque bon vaccin de génisse céleste, et vaccineront le Soleil...

En attendant ce progrès de l'hygiène, que nous aimions mieux les pronostics météorologiques plus simples et plus humains du regretté président Krüger.

—Pleuvra demain, pleuvra demain, répétait-il non sans aveindre quelques bouffées de son inséparable pipe, courte et merisière, où le nom baptismal "Poupoule" se lisait en lettres d'or.

—Pleuvra demain ? Vous sentiriez-vous particulièrement incommodé, mon cher président ?

—Pleuvra demain, je vous dis (**Une bouffée.**) : ma pipe ne tire pas.

## JAMAIS DEUX SANS TROIS

On connaissait jusqu'ici deux lettres de Jarry à Henry-D. Davray : la première du 4 novembre 1904 (voir **Etoile-Absinthe**, n° 4, p. 47), l'autre du 31 décembre de la même année (voir **Organographes** n° 15-16, p. 116). Ces deux lettres avaient un point commun : des démarches ferroviaires visant à obtenir des billets demi-tarif ou des permis. La lettre, inédite, que nous publions ici est la première de ces courts billets envoyés par Jarry à Davray ; composé de quatorze lignes à l'encre noire, il occupe une carte-lettre envoyée de Corbeil le 13 septembre 1904, à midi vingt, à Davray, domicilié aux Sablons, "près Moret, Seine et Marne". Le texte de ce billet permet de comprendre les premières lignes de celui du 4 novembre ("Je m'adresse encore à vous..."), et permet presque de saisir la genèse de toute cette affaire ferroviaire :

*Mon cher ami,*

*Terrasse me charge de vous demander s'il serait possible de lui obtenir un permis demi-tarif (il va sans dire que le grand permis serait mieux accueilli encore) pour le Grand-Lemps (Isère). Prière de me répondre au Barrage du Coudray Seine et Oise - ou d'envoyer directement la chose à Terrasse 6, rue de Milan, Paris.*

*Merci et amitiés. - Les finances, au cas de plein permis, seront envoyés aux Sablons ou remises au Mercure, à votre gré.*

*A. Jarry*

*Quand reparaitra-t-il une traduction, par vous, de Wells ?*

L'original du billet ci-dessus nous appartient ; quelques extraits en furent

publiés dans le catalogue n° 35 (printemps 82) de la librairie J.-J. Faure de Genève ; l'avant-dernière page dudit donnait un **fac-similé** de l'adresse de Davray, de la main de Jarry.

Nous ne savons pas très bien pourquoi c'est à Davray que Jarry et Terrasse s'adressent pour obtenir un permis demi-tarif : tout semble pourtant indiquer que l'angliciste n'eut pas de rapport particulier avec l'administration des chemins de fer. En ce qui concerne les permis demi-tarif, ou "cartes de circulation à demi-place", le lecteur se reportera avec fruit à la page 422 de l'**Almanach Hachette** pour 1906 : il y trouvera les modalités à suivre pour l'obtention de cette carte, et ses avantages.

Rappelons enfin que Henry-D. Davray, né le 8 août 1873, fut très tôt ami de Jarry ; on connaît une lettre de lui, datée du 18 mai 1898, et adressée à "Mon cher Ubu Nautile", qui annonce qu'il lui présentera Oscar Wilde (voir **Cahier n° 22-23 du Collège de Pataphysique**, p.54). Traducteur régulier de Wells, et occasionnellement de Kipling, chroniqueur au **Mercur**e pour les lettres anglaises, Davray partageait son temps entre Paris (où il habita, après son divorce, 2, rue Servandoni) et à Londres, où il avait un appartement 8 Saint-Martin's place. Il résida toute la seconde guerre à Londres, où son appartement brûla ; blessé, il fut transporté à l'hôpital Charing Cross, où il succomba, le 21 janvier 1944. Selon ses vœux il fut incinéré et, ultérieurement, ses cendres furent transportées en France ; elles reposent aujourd'hui près du corps de l'une de ses deux sœurs, dans le cimetière de Briquebec (Manche).

Henri BORDILLON

## DEUX DOCUMENTS

Plusieurs ventes récentes ont fait surgir des lettres de Jarry inconnues, et donc inédites ; **l'Etoile-Absinthe** en publiera plusieurs prochainement : elles lui ont été fournies par M. Thierry Bodin, libraire-expert, et ami des Lettres. Toujours grâce à lui, nous pouvons donner ici, en **fac-similé**, le texte de la lettre célèbre de Jarry à Rachilde, du 28 mai 1906. Publiée pour la première fois dans le n° 21 des **Soirées de Paris**, elle fut reprise par Rachilde dans son livre de souvenirs sur "le surmâle des lettres".

Une confrontation attentive de la version imprimée et du manuscrit fera apparaître à quel point l'édition connue de ce texte était inexacte dans les détails.

Laval, 28 maggio 1905

Madame Raubille,

Le Père Ubu, cette fois, n'était pas dans la fièvre (sa locomotion comme un testament, il est fait, d'ailleurs). Je pense que vous avez compris maintenant, il ne ment pas (pardon! le mot est lâché) de bouillottes et autres oris. Il n'avait pas cette passion, et il a eu la coquetterie de se faire examiner surtout par les "merdeux". Il n'a aucune fove, ni au foie, ni au cœur, ni aux reins, pas même dans les urines! Il est épuisé, d'impléat (fin curieuse quand on a écrit le survivant) et sa chaudière ne va pas éclater, mais s'éteindre. Il va s'arrêter tout doucement, comme un moteur <sup>portatif</sup>. Et aucun régime humain, ni fidèlement (en riant en dedans) qu'il les suive, n'y fera rien. Sa fièvre est peut-être que son cœur essaye de le sauver en faisant du 150. Aucun être humain n'a tenu jusque là. Il est depuis deux jours l'extrême-orbit du Seigneur, et tut l'épiphant sans bronque de <sup>plus</sup>.

et le dernier Dorset (pas folie des  
grandeurs, j'ai ici mes voisins) se  
permet de vous rappeler sa double  
Devise: AVT NVNQ'IAM FENTES, AVT  
PERFICE (n'engage rien, on va jusqu'au bout,  
j'y vais, madame Raubold). - TOUJOURS  
LOYAL... et vous demande de prier pour  
lui: la qualité de la prière le sauvera  
peut-être... Mais il s'est armé devant  
l'Éternité et n'a pas peur.

A propos... j'ai dicté hier à ma  
sœur le plan détaillé de la Dragonne.  
C'est sûrement un beau livre. L'écrivain  
que j'admire le plus au monde voudrait  
il le reprendre, utiliser à son gré ce qu'il  
vous a de fait, et le finir, soit pour  
lui, soit en collaboration posthume?  
Elle vous enverra, s'il y a lieu, le  
manuscrit, aux 3/4 écrit, un gros carton  
de notes et ledit plan.  
Le Père Ulu <sup>à fait sa barbe,</sup> est fait pour mener une existence  
mauve, par hasard! il disparaîtra dans le gouffre

à plein d'une insatiable curiosité, il va rentrer  
un peu plus arrière dans la nuit des temps.  
Comme il aurait son revolver dans sa poche, <sup>il</sup>  
il s'est fait mettre au cou une chaîne d'or, <sup>en</sup>  
parce que ce métal est inoxydable et durera <sup>à</sup>  
que ses os, avec des médailles auxquelles il croit,  
s'il doit rencontrer des Démones. En l'absence  
autour que des poissons... Notons que, s'il  
ne ment pas, il sera grotesque d'avoir  
écrit tout cela... mais nous répétons que ceci  
n'est pas écrit dans la fièvre. Il a laissé  
de ces belles choses sur la terre, mais dis-  
paraît dans une telle apothéose [dit-il].  
prière, à Vallette de prélever sur les <sup>vos</sup>  
criptions, s'il en reste, quelque chose  
pour l'1<sup>er</sup>, afin que je puisse vous léguer  
le portrait. 2<sup>e</sup> legs: le Tripode, qu'en ferait  
mon neveu? Et bien entendu après que les comptes  
restants seront payés sur le Pantagruel ou  
autres ch... [dit, comme disait, sur son lit  
de mort, Socrate à Ctésiphon: "Sourions-toi  
que nous devons un coq à Esculape." Je  
désire, pour mon bonheur, que Vallette se  
occupe des vieilles écritures passées] Et main-  
tenant, Madame, vous qui descendez des grands  
Inquisiteurs d'Espagne, celui qui par sa mère.

De la mercurie ... et il démarrera, pétrifié  
pour toujours d'une insatiable curiosité. Il  
a l'indication qui se sera prise le soir  
à cinq heures... s'il se trompe il sera  
ridicule et voilà tout, les revenants  
sont toujours ridicules.

Là-dessus le Père Ubu, qui n'a pas vu  
son repas, va essayer de dormir. Il voit  
que le cerveau dans la décomposition, force  
l'homme au-delà de la mort et que le nord  
soit rien qui sont le Paradis de Père  
Ubu, ces sont conditions - il voudrait tant  
revenir au tripode - va peut-être dormir,  
pour toujours.

Alfred Jarry

~~La lettre citée hier est presque un dupli-  
cate, mais j'ai donné ordre qu'on vous  
l'envoie après, ainsi, si vous le voulez bien,  
que ma bague mauvaise A. J.~~  
Je renouve ma lettre le 21<sup>er</sup> vent de  
venir et vous me saluez A. J.

L'autre document est publié ici grâce à l'obligeance de M. François Chapon, conservateur diligent du Fonds Doucet. Ce texte est partiellement connu des lecteurs de **l'Etoile-Absinthe** ; dans le numéro 1-2, nous publions, grâce à Maurice Saillet, un brouillon d'un prière d'insérer de **Messaline**. Le texte complet de ce curieux document figurait au Fonds Doucet, tout entier de la main de Jarry, mais non signé, et à l'évidence destiné à une publication dans **la Revue Blanche**.

Nous donnons ici ce texte dans la version qui aurait dû être imprimée si quelqu'un, Fénéon peut-être, ne s'y était opposé, le remplaçant par le compte-rendu de Michel Arnauld, dans le n° 215, du 15 mai 1902, qu'accompagnait le "masque" de Jarry, par Vallotton.

On lira ce texte comme un des plus singuliers documents qui soit : ne prouve-t-il pas que Jarry, pour ce livre-là seulement, à notre connaissance, prit la peine de faire, lui-même, l'éloge de Soi, indiquant au passage comment il convenait de lire son texte, livrant ainsi un étonnant : **Messaline, mode d'emploi ?**

Henri BORDILLON

## MESSALINE

Roman de l'ancienne Rome

par **Alfred Jarry**

(un volume à 3 F 50 aux Editions de la Revue Blanche)

*Ce livre retrace la vie de prodigieuses débauches de l'impératrice prostituée Valeria Messalina, connue surtout jusqu'à ce jour par le vers célèbre de Juvénal : "... lassata ...nec dum satiata", lequel d'ailleurs, ont démontré les commentateurs modernes, est interprété et n'a jamais été de Juvénal. Autour de la figure de l'Impératrice (dont on a reproduit un camée antique en tête du volume) s'évoque toute l'ancienne Rome, sous des couleurs plus curieuses et plus savantes qu'on n'est accoutumé à la voir peinte. Dans ce décor se déroulent, sanglantes ou lubriques, les aventures les plus extraordinaires, semble-t-il, que l'imagination humaine ait jamais conçues, quoiqu'il n'y en ait aucune qui ne soit historique et ne puisse être appuyée d'un ou plusieurs textes de Plutarque, Tacite, Suétone, Valère Maxime, Juvénal, Properce, Columelle, Petrone, Flavius Josèphe, les deux Pline ou Dion Cassius. On y trouvera des gladiateurs d'un genre ignoré et obscène. Ce n'est pas encore l'époque, à Rome, des chrétiens, le nom de Christ ou Chrest n'est, à cette date, qu'un surnom banal des esclaves, décerné à titre de certificat de bonne conduite. Une divinité plus terrible se dresse : le dieu de l'amour, Priape. C'est lui dont l'idole sert de monstrueuse enseigne au lupanar de Suburra ; c'est en son honneur que des mimes acrobates exécutent, dans le cirque, des danses qui font se voiler les astres, et c'est en sa présence réelle et de sa possession que meurt enfin Messaline.*

*La forme de ce roman est nette, éclatante et définitive, comme un camée ou une médaille de ces temps anciens.*

## Emile Straus et Alfred Jarry

On sait peu de choses d'Emile Straus, sinon qu'il fut, avec Georges Bans, un des rédacteurs en chef de **La Critique** (1895-1898), et que, sous le pseudonyme double de Papyrus-Martine, il joua un grand rôle dans le lancement d'**Ubu-Roi** et dans la propagande pour le "théâtre des Pantins". Ami et admirateur de Jarry, tel l'a-t-on présenté jusqu'ici dans les publications pataphysiques (**Cahiers du Collège ...**, n° 3, p. 11 à 12, p. 43 ; n°5, p. 31 ; n° 8, p.75) en soulignant son activité polymorphe dans les années fin-de-siècle. Critique d'art en premier lieu, il soutint les créations de L. Valtat, d'E. Couturier et surtout de Marc Mouclier, auquel il consacra deux livres d'art pour bibliophiles et dont il fut le "passager" dans l'**OMNIBUS DE CORINTHE**, le curieux journal autographe auquel collabora Jarry. On sait que, dans ce périodique rare, apparurent les lignes de Jarry : "Je n'aime pas le 14 Juillet parce que c'est l'anniversaire des massacres de septembre".

Nous aurons l'explication de cet aphorisme sybillin et péremptoire en compulsant l'étude d'Emile Straus parue à l'enseigne de "l'Iconophile" : **Notes d'art**, éd. **La Critique**, 1895. Straus y décrit un tableau à l'huile de Mouclier, Quatorze-Juillet, exposé en 1895 à la galerie Le Barc de Boutteville, Salon des Cent de **LA PLUME**, œuvre sans aucun doute remarquée par l'œil noir d'Alfred Jarry :

"Quatorze-Juillet !

"Sous la rutilance de lampions rouges et jaunes, éclate

''une gaîté grosse et canaille. Les buveurs hurlent en  
''réalité autour du fût saigné. Ils s'abreuvent à la pourpre  
''violacée des vinasses et grouillent dans le gargouillis  
''des hoquets d'ivresse. Une truculence tricolore s'élève  
''de cette buvaille et de l'animalité populacière déchaînée.

Mouclier et Straus étaient-ils anarchistes ou monarchistes ? Le tableau a aujourd'hui disparu mais on imagine fort bien l'ambiance de veulerie qui rappelle celle de **La Chanson du décervelage** dans **Ubu...**

Dans **La Critique** même, feuille d'art anarchisante, comme **la Revue Blanche**, Emile Straus commenta les Actes et Gestes de Jarry assez régulièrement. L'étude sur **Les Jours et les Nuits** que nous reproduisons ci-après, sans commentaire, n'a pas été reprise, à ce jour, dans les travaux jarryques. La collection de **La Critique**, pour l'an 1897, est seulement déposée à la Bibiothèque de l'Arsenal.

Alain MERCIER

Chargé de recherche  
au C.N.R.S.

## La Critique du 20 août 1897

### LES JOURS ET LES NUITS (1)

''C'est une survivance de cette manière de voir des sauvages et des barbares que d'assigner, dans notre prétendue civilisation, le rang suprême au soldat, et de témoigner à son costume militaire, aux broderies, comme qui dirait aux tatouages guerriers de son col, de ses manches et du plastron de sa tunique, la vénération qui, dans l'état primitif des hommes, était très naturelle et compréhensible, mais qui, à la hauteur de notre civilisation actuelle, n'a plus aucun sens rationnel.''

Ces âpres paroles de M. Max Nordeau se pourraient aisément placer en épigraphe du livre de M. Alfred Jarry, *Les Jours et les Nuits*.

Sous la poussée des idées philosophiques nouvelles, empreintes d'un cosmopolitisme libertaire, il s'est formé depuis une quinzaine d'années, dans la production livresque, un genre qui pourrait se classer sous la rubrique : Littérature anti-militaire. Ce genre est infini ; il embrasse tous les moyens de propagande depuis le roman d'observation et le roman d'imagination, en passant par le plaidoyer, la conférence, le journal, la revue jusqu'au théâtre et l'icône. Il faudrait des pages pour énumérer depuis les fameux *Sous-Offs* de M. Lucien Descaves jusqu'à *La Grande Famille* de Jean Grave. Tels livres purement techniques, comme l'œuvre admirable de M. Alfred Duquet, *L'Histoire de la Guerre de 1870-71*, sont encore plus destructeurs, parce que non de parti-pris, ils mettent à vif les turpitudes de

(1) Société du *Mercure de France*, éditeur.

l'armée. Les ouvrages des "rigolos" ou "auteurs-gais" comme Charles Leroy ou M. Courteline, sont encore plus désagrégeants, en accoutumant à l'irrespect la masse profonde. Le théâtre s'indiquerait par *L'Automne* de MM. Paul Adam et Gabriel Mourey, *Mineur et Soldat* de M. Jean Laurenty. De plus le crayon est une terrible catapulte ajoutée au siège ; il suffira d'indiquer *Sous les Drapeaux* de M. Couturier et *Mince de Trognes* de M. Jossot.

J'ai voulu, à dessein, cette énumération pour y ajouter *Les Jours et les Nuits*. Le livre de M. Alfred Jarry est destructeur comme ses précédents.

En différant absolument de forme, il fait œuvre de termites sur une autre portion de l'immense corps, attaqué sans relâche, et dont les portions déjà, sous l'effort, semblent crouler en poudre.

*Les Jours et les Nuits* se sous-titrent, pour je ne sais quelle raison *roman d'un déserteur*, alors qu'il se pourrait plutôt tituler *hypnose d'un déserteur*, car ce livre est double, roulant de la vie brutale à la vie psychique et développant plus le sens critique que strictement littéraire. C'est la médecine militaire qui fait les frais de cette satire sceptique et narquoise, satire qui prend un ton suraigu, débordant parfois dans le grotesque outré, l'injurieux, l'ordurier (*Les Héméralopes*, *L'Heure militaire*). Par ce procédé, les scènes d'hôpital sont inoubliables d'horreur ou de malpropreté basse. On sent gronder la colère et la haine. Mais l'accumulation rapide de petits détails, d'une si exacte et probante notation, sert simplement à situer la vie militaire, on sent que l'homme seul intéresse l'écrivain, le décor pourrait être "partout et nulle part" dans sa neutralité, c'est-à-dire, dans toutes les casernes et lazarets du monde.

Le trait caractéristique s'appuie de manière à prendre une intense énergie d'expression ; ces faits plats, monotones, ces drames bêtes finissent par évoquer avec une singulière netteté, une image abstraite. M. Alfred Jarry a surtout le don de création (et en témoigna en ce prestigieux *Ubu Roi*, devenu classique en la langue au même titre que Harpagon ou Gavroche). Les types s'ordonnent d'eux-mêmes en une vision objective, incarnant des tares ou des qualités ; l'image réelle subsiste, les personnages sont alors sans analyse et s'incrustent en mémoire.

Sengle, d'abord résolu à la simple désertion, emploie le mensonge et l'intrigue pour secouer le joug. Par là, il s'affirme. L'intelligence entre en lutte par son initiative contre la force brutale déprimante et finit par en triompher.

Le centre de volonté associé au jugement devient une aptitude à surmonter les obstacles. Du reste Sengle est un véritable "intellectuel", son état normal est pareil à l'état de haschich, c'est-à-dire l'état supérieur ;

il est désireux de beauté jusqu'à se dédoubler en *adelphisme* en son frère Valens. Il est intégralement, de tout, un déserteur. Une atrophie complète du sens de la pitié, signale un génie de volonté, affranchi de mouvements d'âme sentimentaux : "il était bien égal à Sengle que le peuple périt dans l'armée et que les laves qui lui servaient d'âmes passâssent du corps des esclaves démoniaques dans celui des pourceaux ; mais... il ne voulait pas être compris dans l'ablation des cervelles, ni l'enlaidissement des corps". (page 90). Pour ce motif "la discipline... doit d'abord supprimer l'intelligence, ensuite y substituer un petit nombre d'instincts animaux dérivés de l'instinct de conservation, volontés moindres développées dans le sens de la volonté du chef". (page 53) Sengle est donc purement cogitationnel et non émotionnel, il se manifestera par des actes.

D'autres figures évoluent autour de cette centrale, le major Busnagoz, Nosocome, Pyast, Philippe dont plusieurs traits semblent empruntés au malheureux Max Lebaudy, le camelot Dricarpe dessiné suivant la méthode ubuesque, et le lieutenant littéraire et anarchiste Vensuet. Ce genre existe. Il travaille dans les feuilles érotiques, *dit* ses vers symbolistes et finit toujours mal par un mariage, quatrième page de journaux.

Mais Sengle les domine tous. Toujours la pensée revient à lui ; il finit par devenir le livre lui-même et son état d'hallucination plane sur tous les chapitres heurtés, saccadés, sans suite, aux titres incohérents, insanes.

Il semble, à moment précis, que sur la pensée glisse un nuage ; elle devient fluide, on ne la peut saisir que quelques pages plus loin, après en avoir coordonné les lambeaux épars. Souvent elle désine absolument en brume. Sengle s'interrompt d'être vivant, il passe à travers des milliards d'années et devient songe, il passe et semble agir contradictoirement, échappant au lecteur, comme en une trappe, pour donner ensuite l'impression intégrale de la vie, par un cri prenant.

Le style artificiel évoque les artistes japonais synthétisant en traits instantanés l'extériorité ou certaines xylogravures de M. Marc Mouclier et de M. Louis Valtat. C'est tout à la fois brutal et fin.

Même dans ses paysages bretons, M. Alfred Jarry japonise, il les brosse avec de petites phrases maigres et sèches, tels de schématiques traits de pinceau.

Emile Straus

## LA CRITIQUE

20 janvier 1899

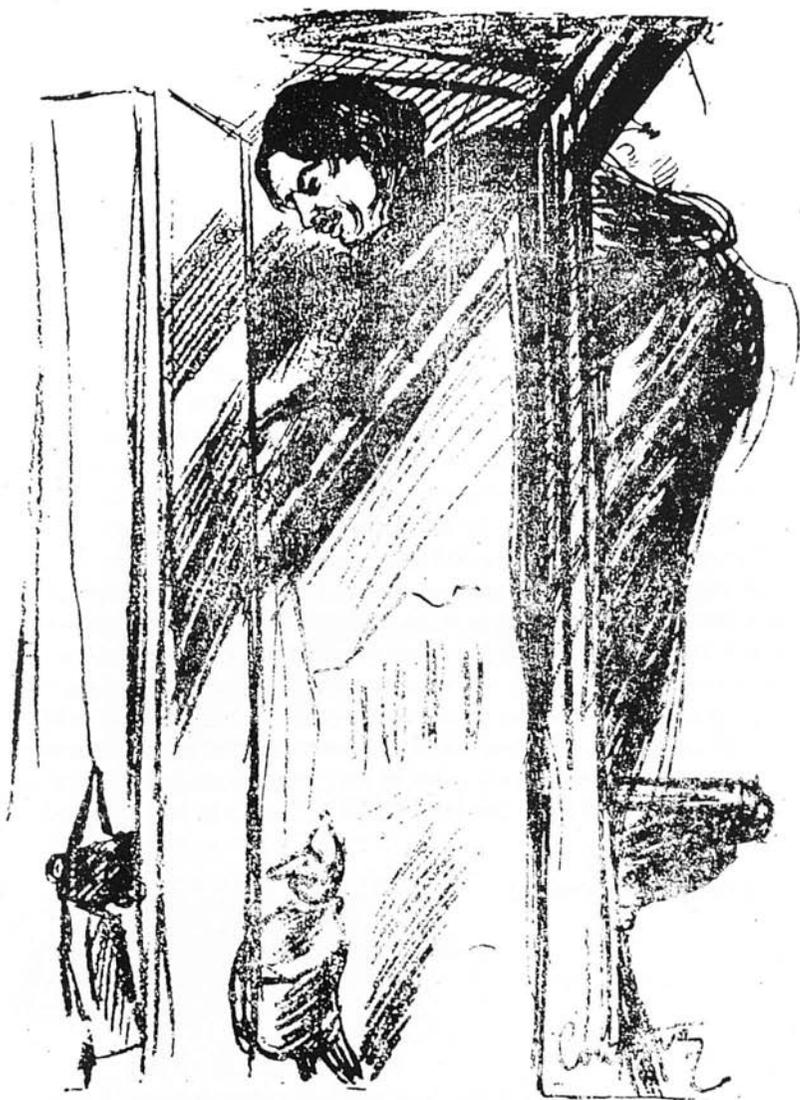
### ALMANACH DU PERE UBU (2)

Mesdames et Messieurs, je... veuillez vous approcher je vous prie... Mesdames et Messieurs... en érièrè les enfants, en érièrè, que je vous dis ; toi je vas te flanquer un ramponnot!... 'sieurs et dames, de ce chapeau pas plus gros qu'une tête de ciboulot, je vous vas faire sortir un Père Ubu. Père Ubu, tout nu, roi de Swaziland, en Old England, qui s'embarque pour aller à l'Ile du Diabolus déchiffrer le rébus de Dreyfus, attaqué par les caudaphores de Phelixphosfaure, harpies et gypsies, il fut mis en charpie ! L'as-tu vu ? Quoi ? Père Ubu. Ah ta bouche baby, ta bouche en coin. Approchez je vous prie, Messieurs et Dames...

Peuple, ne me fais point jaspiner en palabre plus long.

Emplette sans plus l'*Almanach du Père Ubu*, ce n'est point l'agenda du cosçu, ce n'est point le *Georges Bans Calendar* de cet olibrius de Papyrus et de cette coquine de Martine, ce n'est point le *Messager cagneux* de Strassburg et non plus le *Volksbote* d'Oldenburg, c'est nature en pâteure l'*almanach du Père Ubu*. C'est pas un louis de Michet, c'est pas une thune d'off, c'est dix ronds de biffin que je le baille. Auditez la complainte de Père Ubu :

(2) A. Jarry, éditeur, 6, rue Ballu, Paris.



Alfred Jarry «conduisant» Ubu-Roi.  
Croquis par E. Couturier paru dans «critique» (5 avril 1903).

Y avait un Père Ubu,  
Et ron, ron, ron, petit patagon  
Y avait un Père Ubu,  
Qu'avait t'une corne au ... cœur !

(*en chœur*)

Qu'avait z'une corne z'au ... cou !

Hem ! (Zut, si je continue je vas attraper une esquinancie, ce que les gens ont dur la bourse nickelée. Qui qu'en veux ? Ha ! la petite mère, me direz-vous, tes nichons sont pas gros, mais t'en as un rude de toupet. Toi, je te vas flanquer un ramponnot.

Continue, Marie : tu m'intéresses. Bien, Benoit. C'est ainsi o ahépatiques ou gens de peu de foi, que je vous offre l'article de Paris, article français, aussi réfractaire à l'usure et au service que Monsieur Judet du *Petit Idiot*. Achetez, vous y trouverez une matière concrète et compendieuse, idoine à la dilection de votre jéjunum mental ; de plus, recettes de cuisine pour préparer coca, cacao, racacahout et l'amer. Y a de quoi bibiter et édender. Ouvrage sapientissime approuvé par S.S. Mrg. François Coppée, archevêque *in fistulibus* de Lapoire-de-Boncrétien et S.E. le cardinal Basile Brunetière, évêque apostolique des deux nappemondes et autres lieux saints que je ne saurais voir, fertiles en truffes et tartuffes ! Honoré d'une souscription de Monsieur le Maire de Eu et de Mossieu le Maire de Dreux et de Montpodex (Lot). Vous y trouverez le tableau des foires les plus courantes, ainsi que remèdes contre trouille, occiputs qui puent, poux de feutre et vascatagite cornée. Qui le veut, c'est mon dernier.

Attendez pas que les flics ils rapplient. Musique ! Voyons Terrasse.

Martine  
pseudo Emile Straus

## LA CRITIQUE

5 juillet 1902

### LE SURMALE (1)

Il est des nœuds secrets, il est des sympathies,  
Dont par le doux rapport les âmes assorties  
S'attachent l'une à l'autre et se laissent piquer  
Par ces je ne sais quoi qu'on ne peut expliquer

*Rodogune* (Corneille)

Martine

Monsieur, qu'est-ce que c'est qu'un surmâle ?

Papyrus

C'est un futur contingent.

Martine

Pour sûr que vous vous compromettez pas. Moi je crois que c'est quelque chose comme l'homme des cavernes, le *ur-mensch* ou le petit tailleur de la légende allemande qui en tirait sept d'un coup.

Papyrus

L'homme des cavernes ou corps caverneux, Martine, tuait et non tirait.

(1) Editions de la *Revue Blanche*.

Martine

Tuait, tirait, veus ne faites que tarabuster mon attention d'un endroit à l'autre. Et puis c'étaient des mouches.

Papyrus

Les mouches sont des femelles.

Martine

Je marche, mon père adorable, mais voilà qui vous va boucher une fissure, le Surmâle m'est apparu.

Papyrus

Te gausserais-tu de moi, gaupe.

Martine

Que nenni. Ce fut au Jardin d'Acclimatation. Le drôle avait le muflle couleur aubergine, le menton cruel et barbu, la face chaude, humide, son torse noueux aux mamelles viriles se vêtaït d'un poil dru, deviné vivant de colonies et donnait l'illusion de M. Jules Guesde. Il se seyait sur deux fesses écarlates, talées, adornées de deux bouchons. Il était hideusement beau.

Papyrus

Mais qui était-ce ?

Martine

Un hamadryas, et je pensai à "l'Indien tant célébré par Théophraste" (page 24). La singerie sous le chaud soleil trouillottait mille effluves. Deux belles madames, fleurant sous la peau espagnole se plantèrent devant la cage avec un intérêt amusé. Dès qu'il les vit l'hamadryas se mit à faire le misloque, à ne se tenir d'aise pas. Et le faquin, s'en fut décrocher je ne sais d'où une hampe zinzolin qu'il agita véhémentement.

Papyrus

Cela Martine est une erreur, car le Surmâle peut *faire* l'amour, mais il ne peut pas *aimer*, or ce cynocéphale était capable d'un amour sincère et en son âme ressentait la noble impression. Tu sais que l'amour est l'évaluation du quotient sentimental d'un rapport ayant les sensations génitales pour dividende et le goût individuel pour diviseur. Or *le Surmâle* ( quel joli titre nietzschéen) le héros de l'extraordinaire "roman moderne" de notre

Alfred Jarry, est en dehors de l'Humanité, il est une Force envahissante dominatrice, une Volonté de Puissance (*der Wille zur Macht*). Pour André Marcueil, l'amour est un geste sans importance, puisqu'on peut le faire indéfiniment'' (page 1)

#### Martine

Autrement dit un griphe. ''Jamais malade, jamais mourir''. Il n'est ni Dieu, ni table, ni Arthur Meyer. C'est au menhir doublé d'une mitrailleuse automatique Hiram Maxim. C'est terriblement yankee en vous faisant courir un frisson fleur de poë. Pas XVII<sup>e</sup> siècle pour un liard, mais chouette moderne, l'homme que nous fera l'auto, le dirigeable Besançon-Farman et la pelote basque. Un Berthelot nous fournira de l'amour en tablettes, moyennant quoi, tout chacun sera Hercule à la coule. Et tu parles de repopulation ! Enfoncés Piot et Paul Strauss ?

#### Papyrus

Erreur profonde, le Surmâle *ne fait pas de petits*. Encore un coup (pardon), il lui faut, non la femme classique en caoutchouc du lieutenant de vaisseau Péloti, mais une femme de fer, d'acier, d'électrodes et de dynamos que, par choc en retour, l'Extraordinaire rend *amoureuse* de lui. Mais oui, tourne tes yeux d'ovidée, les choses inertes vous peuvent aimer ou nuire. N'as-tu jamais constaté la méchanceté invétérée de tes pantoufles à se couler sous les meubles ? On t'a dit que les forces sont aveugles ; toujours et pas toujours, André Marcueil est un dynamis de la prodynamis, substance pyknotique, densation individuelle d'une substance unique. Il est une *machine à faire l'amour*, si on lui prenait son opposé, il est évident suivant Darwin, que la plus solide rompra les reins à l'autre. Marcueil n'est pas un tailleur allemand et pourtant il en a 82 + × au tableau, ce qui fait du beaucoup à l'heure.

#### Martine

Encore un coup de timbre, un tour de piste, c'est l'amorodrome ou course de fond. Je pense à Petrus Cornelius Rothomagensis et à sa *Rodogune*, et au nœud gordien du *Surmâle*.

Des nœuds secrets et secrets nœuds.  
Sacrés nœuds et nœuds sacrés,  
Qu'Ellen sacre et consacre  
L'hommuncule au truc pique et repique.  
De volupté pourtant point ne se paprique,

Car.

(Ainsi disait l'Évangile)

Il est plus facile,

De faire passer un chameau par le chas d'une aiguille,

Qu'une aiguille dans le chas d'un ... vice-versa,

Chose que pourtant point ne m'explique

Et d'expliquer surtout point ne me pique

Et qu'expliquerait Claudine,

Savoir l'Eros sans les Epines.

Papyrus

Que veulent dire ces vers sybillins ?

Martine

Cela veut dire, que malgré le plaisir éprouvé par ce livre extraordinaire qui fera les délices des chauffeurs et de l'*Automobile-Club* (lire la course anhélanter de la quintuplette contre une locomotive, avec un coureur mort), cela veut dire, malgré cette incise longue, que l'Être suprême nous préserve des Surmâles, car ce serait la fin de tout, de l'Amour, de la Poésie, des Rossignols, et du *Vergissmeinnicht*, remplacés par une Énergie tous jours bandée, mais aveugle, trop rigide pour vibrer simplement.

Papyrus

Un lingam atteint de cécité.

Martine

Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

Adieu, je baise votre main pathétique.

Emile Straus

## SAINT-POL-ROUX ET JARRY

On connaît assez mal les relations qui ont pu exister entre Saint-Pol-Roux et Alfred Jarry, son cadet de plus de douze ans. Autant qu'on sache, leurs noms sont associés pour la première fois le 14 décembre 1893, lorsqu'un ensemble d'artistes signe une pétition pour qu'ait malgré tout lieu la représentation d'*Ames solitaires*, de Gérard Hauptmann, au théâtre de l'Oeuvre (1).

Quelques mois plus tard, en écrivant à Vallette (2), Jarry affirme à son correspondant qu'il ne croyait son « adresse connue que de Marcel Schwob et peut-être — par l'Art Littéraire — de St-Pol-Roux »; et de fait, les deux écrivains publiaient assez régulièrement dans la revue créée par Louis Lormel en novembre 1892. Cette amitié naissante ne semble pourtant pas avoir laissé beaucoup de traces écrites — et Jarry ne fait de Saint-Pol-Roux ni un auteur pair, ni un dédicataire du *Faustroll*. Leurs deux noms se retrouvent toutefois avec ceux de Rachilde, Hérold, Quillard et sept autres, au bas du manifeste contre Lugné-Poe, que publia Le Figaro du 24 juin 1897 (3). En outre, et seule mention du nom de son aîné dans une de ses œuvres, Jarry fait figurer Saint-Pol-Roux dans le « dénombrement du peuple » publié par *L'Almanach du Père Ubu* de 1899, avec cette mention : « Celui qui magnifique » (4).

A ces maigres indications, l'examen du dossier de la correspondance reçue par Jarry, et en possession de madame Gabrielle Fort-Vallette, nous permet d'ajouter de notables précisions sur les relations qui existèrent entre les deux écrivains. On y découvre en effet une courte lettre inédite de Saint-Pol-Roux à Jarry, écrite sur papier à l'en-tête du « Mercure de France », et sans date :

Mon cher Jarry,

Et Ubu Roi ?  
Pourquoi m'oublier ?  
Votre revenant,  
Saint-Pol-Roux  
4, place Monge.

On peut penser que ce court billet date de décembre 1896. Saint-Pol-Roux était alors revenu depuis peu (septembre) d'un long voyage d'un an et demi en Belgique et au Luxembourg; il paraît plausible que, renouant avec la vie parisienne, il réclame à Jarry une place pour assister à la représentation d'*Ubu Roi* à l'Oeuvre, le 9 ou le 10 décembre 1896, lorsqu'il en apprend l'existence.

On ne sait si Jarry donna suite à cette requête mais tout permet de le penser, d'autant que les relations entre les deux hommes ne cessèrent pas avec le départ définitif de Saint-Pol-Roux pour la Bretagne, en juillet 1898. On trouve en effet, dans le dossier détenu par Madame Gabrielle Fort-Vallette, une carte de visite de l'auteur des *Reposoirs de la procession* avec cette adresse : Roscanvel, par Crozon (Finistère), et ornée manuscritement de la mention : Hommage de l'auteur. On peut penser que cette carte accompagnait l'envoi de *La Dame à la Faulx*, pièce éditée par le Mercure de France en 1899. Ainsi s'expliquerait que, par souci de correction au moins, Jarry rende à son aîné la pareille en lui envoyant en 1900 le volume : *Ubu enchaîné* précédé de *Ubu Roi*, et accompagné d'une belle dédicace, que la fille du poète a bien voulu nous communiquer :

A Saint-Pol-Roux,

Al Saint-Pol Roux,  
le vuc a phynance de Pion Ubi  
qui a moies d'envergne que  
la faulx de la Dame

A. Jarry

Ubu enchainé

précédé de

Ubu Roi

le croc à phynances du Père Ubu,  
qui a moins d'envergure que  
la faulx de la Dame.

Commentant son envoi, Divine Saint-Pol-Roux nous a écrit ce qu'elle savait des relations entre les deux écrivains : « Alfred Jarry (...) voyait en effet très souvent mon père dans leur jeunesse, ils avaient sympathisé. Après le départ définitif de mon père de Paris, quelques lettres parvinrent à Roscanvel puis à Camaret mais elles disparurent dans le pillage du manoir ».

Ainsi tout permet de penser qu'une correspondance effective, trace écrite d'une sympathie mutuelle, exista entre Saint-Pol-Roux et Jarry; contemporaine de ces lettres perdues, il nous reste toutefois, ultime témoin de cette rencontre, la dédicace faite à Jarry de l'un de ses poèmes des *Reposoirs de la procession : la charmeuse de serpents*. (5).

Henri BORDILLON

#### NOTES

1. — Cette pétition est reproduite dans *L'Étoile-Absinthe* N° 4, p. II (voir aussi note 2, page 21).
2. — Lettre du 6 mars 1894 à Vallette, publiée dans *L'Étoile-Absinthe* N° 4, p.43-44.
3. — Cf. J. Robichez, *le symbolisme au théâtre*, l'Arche éd. 1957, p. 395.
4. — Pléiade, Jarry : *Oeuvres complètes*, tome 1, page 560. (On sait que l'appellation « le magnifique » fut prise par Saint-Pol-Roux lors de sa réponse à l'enquête de Jules Huret sur l'évolution littéraire, en 1891).
5. — Ce poème est curieusement daté : Foire de Montmartre, 1890; or à cette époque, les deux écrivains ne se connaissaient évidemment pas. En outre, nous n'avons pu vérifier si ce poème figurait, avec cette dédicace, dans la première édition des *Reposoirs de la procession* (Mercure de France 1893), alors qu'il figure dans l'édition définitive (Mercure de France, 1901-1907) et dans le choix qu'en donna Paul Éluard, au Seuil, en 1946 (page 147).

## PELADAN ET BARBEY D'AUREVILLY, SUITE.

Les trois lettres inédites publiées ici complètent l'ensemble paru dans le n° 3 de **L'Etoile-Absinthe** ; en comptant celle donnée par R. Martineau dans ses **Aspects méconnus de Barbey** (Sorlot, 1945), elles portent à vingt-sept le nombre des lettres connues de Péladan à son vieux maître. Elles ne sont pas toujours flatteuses pour le futur sâr que l'on voit ici osciller entre le mouchardage (on m'a dit que...) et le masochisme ("Frappez fort !")

Nous devons communication d'une copie de ces documents (conservés dans diverses collections) à J. Petit et J.P. Bonnerot, que nous remercions.

Pour plus de détails sur les rapports Barbey-Péladan, nous renvoyons à notre présentation dans le n° 3.

Patrick BESNIER

I

Mon bien cher Monsieur d'Aurevilly

Voici le propos tenu, il y a 8 huit (sic) mois par l'éditeur Lemerre à un poètelet qui me l'a rapporté, "par traité, j'ai la propriété de toutes les œuvres de M. d'Aurevilly, il n'avait pas le droit de publier les **Ridicules** chez Rouveyre (1), Coppée et Bourget m'ont prié de ne point l'inquiéter à ce sujet et je ne l'eusse du reste pas fait".

Cela m'a paru intéressant pour vous. Je vous le mande sans commentaire, et il est inutile de vous demander que je ne ne sois pas nommé, si vous avez à en parler au sujet (2).

Votre respectueusement dévoué

Papier à en-tête de L'ARTISTE.

L'allusion aux **Ridicules du temps** permet de dater avec vraisemblance : 1884.

(1) Barbey publia **Les Ridicules du temps** chez Rouveyre et Blond en 1883.

(2) Déchiré.

## II

Mon bien cher Monsieur d'Aurevilly  
Votre lettre me comble de joie !

Je craignais, qu'en dernière impression de mon livre vous n'éprouvasiez une répugnance invincible à me présenter au public. Je m'y résignais mal : c'était pour moi entrer en littérature sous de mauvais auspices, car vous seul avez qualité pour **armer** un écrivain (1).

L'appréhension ! rien n'est pire ! Aussi me suis-je permis de presser votre réponse, et je m'en loue, puisque vous m'exaucez !

Permettez-moi d'insister sur ceci : que vous avez la carte la plus blanche qui fut jamais. Vous daigner me juger, dussiez-vous me condamner, l'honneur est assez grand pour me suffire. Je trouve même d'un grand **goût** une préface qui **blâme** : et, pour m'obliger tout à fait : **FRAPPEZ FORT** !!!!!

Je tiens plus que vous à ce que l'article passe d'abord au **Constitutionnel** ; si je vous prie de me l'envoyer **recommandé** sitôt fait, c'est d'abord que je veux garder ces lettres patentes de noblesse littéraire (maman veut même les encadrer). Ensuite j'en enverrai en même temps qu'à vous une autre copie à Bardin (2), afin qu'il puisse composer et brocher. Il est probable que l'article pourra passer au **Constitutionnel** au moins 15 septembre (3). En tous cas, je vous donne ma parole que pas un exemplaire ne

A M. Barbey & Aronville  
De sa suite, j'en suis!

Joseph de Peladan

sortira de Saint-Germain, avant que cela ait paru dans le **Constitutionnel**.

Et maintenant, laissez-moi, mon bien cher Monsieur d'Aureville, vous dire le plus grand des Mercis et celui de toute ma famille pour l'honneur insigne que vous me faites et dont je vous serai à jamais reconnaissant (4).

Votre indéscribablement obligé (5).

Vous seriez la bonté même de corriger tût les placards suivants et de songer à la **recollection des Sensations d'Histoire** (6).

Lettre du début août 1884, relative à l'article-préface que Barbey devait écrire pour le **Vice suprême**.

- (1) Péladan reprend la métaphore militaire qu'il utilisait déjà en remettant son manuscrit à Barbey (voir E.A. n° 3, p. 13, lettre 1)
- (2) Sur cet imprimeur, voir E.A. n° 3, lettre 2, note 4, p. 14.
- (3) L'article paraîtra en fait le septembre 1884.
- (4) Le merci de la famille se matérialisa par deux lettres d'Adrien Péladan père à Barbey.
- (5) La signature manque sur la copie.
- (6) Publiées seulement en 1887 (t. VIII des **Œuvres et les Hommes**,

### III

Mon très cher Monsieur d'Aurevilly

Je suis si affairé que je ne puis vous apporter le **Vice suprême** dédicacé.  
Je vous le présenterai donc samedi, à 6 h et demi chez Madame Couve,  
qui compte absolument sur vous (1).

Veillez dire à Mademoiselle Read que, sans ses épreuves et un deuil,  
Madame Couve serait déjà allée la remercier.

Elle ira lundi, je pense (2).

A vous, suprême ami.

Joséphin Péladan

Ne dites pas au Mariéton gaffeur (3) l'emploi de votre soirée de samedi ;  
il ferait une sottise et je romprais avec lui, quoiqu'il crie partout : "d'Au-  
revilly m'adore !".

Datée 1885 dans la copie, cette lettre est à notre sens plus tardive, 1886 ou début 1887.

(1) Sur ce rendez-vous pour un dîner, voir E.A. n° 3, lettres 12 à 14.

(2) Voir la lettre 15 du même ensemble. Les épreuves sont probablement celles de **la Maison de Vie**, d'après Rossetti, préface de Péladan, publié en 1887 chez Lemerre, ce qui permet de dater la lettre.

(3) Paul Mariéton (1862-1911), ami de Mistral, poète de langue d'oc, milita pour la restauration du théâtre d'Orange et collabora avec Péladan à un drame, **César Borgia**, toujours inédit.

## LE CHALDÉEN SUPERBE ET LE MENDIANT INGRAT (UNE LETTRE INEDITE DE LEON BLOY A PELADAN)

Lorsque paraît en 1884, à la Librairie des Auteurs modernes, **Le Vice suprême**, Léon Bloy rend compte, avec enthousiasme, de ce premier roman de Péladan dans **Le Chat Noir** du 11 octobre 1884. Et il précise, dans une lettre du 15 : "Vraiment, mon ami, votre livre est très bon, et je ne me laisserai pas de le dire ou de l'écrire. Je suis très fier d'être votre ami" (1).

La lettre pittoresque publiée ici n'est pas datée ; mais elle est sans aucun doute postérieure à octobre 1884 et antérieure à octobre 1886, où se brouillèrent les deux hommes.

Rappelons les origines de cette rupture et des violentes injures dont Bloy accablera Péladan. Le 7 octobre 1886, le "mendiant ingrat" demandait une centaine de francs à Péladan, (2), mais celui-ci, très pauvre, ne pouvait fournir cette somme. "Il était pauvre, d'une pauvreté qui a des gants" (3), et cette pauvreté, il ne voulut jamais la montrer. Certains l'entrevirent : le 8 avril 1894, un journal signalait : J. Péladan est pauvre, très pauvre et vit la majeure partie de l'année auprès de sa mère à Nîmes". Camille Mauclair raconte combien le "maître" avait froid l'hiver : "En sortant, en grelottant sous la bise hostile dont un paletot trop léger le défendait mal, Péladan me dit des choses admirables sur les dessins de Léonard" (4).

Après ce que Bloy voulut comprendre comme un refus, Péladan fut systématiquement attaqué par lui — comme il l'avoue le 11 mars 1899 à Auguste Marguillier, parlant de "... Signoret et Péladan, deux hommes que je méprise et que j'ai conspués tant que j'ai pu, le second surtout" (5). Mais

Lundi matin

Mon cher Mage,

Gardez-vous de venir aujourd'hui chez moi. Vous ne me trouveriez pas, s'il est vrai que vous ayez jamais pu me trouver!

Disons, si vous voulez, que je suis offusqué par une planète et que, demain seulement, il me sera donné de répondre.

Au revoir, Chaldéen superbe, je souffre comme tous les diables.

Donnez à Mme Maillat le respectueux  
baise-mains de son farouche serviteur,

Léon Bloy

Bloy fut plus modéré lors d'un jugement, encore erronné, porté ultérieurement sur Péladan, quand il disait à René Martineau : "Que voulez-vous ? On peut-être un méridional d'apparence grotesque, un penseur abracadabrant, un catholique douteux et malgré cela être un véritable écrivain. Ce fut le cas de Péladan" (6).

Jean-Pierre BONNEROT

président de la société J. Péladan.

(1) G. Rouzet, "Josphin Péladan et Léon Bloy", *Mercure de France*, 15 septembre 1939.

(2) *Gil Blans*, 15 décembre 1888.

(3) Péladan, *Typhonia*, Dentu, 1892, p. 35.

(4) C. Mauclair, *Servitude et grandeur littéraires*, Ollendorf, s.d. p. 84.

(5) J. Bollery, *Léon Bloy*, Albin Michel, 1954, t. III, p. 289.

(6) R. Martineau, *Autour de Léon Bloy*, Le divan, 1926, p. 51.

# Menus comptes et propos rendus

---

## PELADAN, WAGNER ET L'ANDROGYNE

---

Dans l'abondante production péladane, les essais occupent une place majeure, en nombre, et souvent, en qualité. C'est dire l'intérêt du volume anthologique publié par J.P. Bonnerot aux Formes du secret (1). **De Parsifal à Don Quichotte**, en particulier, demeure l'un des beaux textes du sâr : comment n'y pas entendre, aux dernières lignes, des résonnances autobiographiques ? "Après avoir ri du chevalier à la triste figure, il faut se demander si on n'a pas eu son heure de don-quichottisme. Si on ne la trouve pas dans son passé, il convient de baisser la tête, car cette heure est peut-être celle où l'homme atteint le plus haut degré de la conscience".

D'entre les autres essais, on retient **De l'Androgyne** où, renonçant à l'exploitation décadente du thème (dont relève le com plaisant "Hymne à l'Androgyne" de 1891), Péladan cherche, en une ambitieuse synthèse, le sens du mythe.

Des douze illustrations, pittoresques ou révélatrices, la plus remarquable reproduit l'envoi du **Vice suprême** - "catholique **A Rebours**" - à Huysmans.

La réédition du **Théâtre complet de Richard Wagner** de 1894 (2) s'imposait moins : ces résumés d'opéras n'ont guère

d'intérêt qu'historique, étant, avant le Lavignac (1897) - mais bien moins rigoureux - le premier manuel du wagnérien (ou l'un des tous premiers). Péladan, qui avoue ne pas connaître l'allemand, prend, dit-il, "cursivement", des notes pendant une traduction orale. Ses commentaires sont rarement personnels, sinon pour **Les Maîtres-Chanteurs** : "... on a eu tort de monter l'œuvre à Bayreuth ; on ne fait pas un tel pèlerinage pour rire" (p.110). Il faut à l'éditeur inconscience ou culot pour avancer que ce "livre reste un des livres de base pour l'étude de la pensée ésotérique de Wagner".

P.B.

---

(1) Péladan : **Œuvres choisies**. Préface de Jean-Pierre Bonnerot. Les Formes du secret, 1979.

(2) J. Péladan, **Le théâtre complet de Richard Wagner**. Slatkine, 1981.

---

## Dans le doute, absinthe-toi.

---

**L'Absinthe, Histoire de la fée verte**, par Marie-Claude Delahaye. Première documentation sérieuse sur l'herbe sainte de l'heure verte qu'une seule goutte d'eau suffisait à troubler jusqu'en 1915. Nombreuses illustrations. Indispensable à la lecture des poètes français. Editions Berger-Levrault, broché : 120 F.

---

**Sacha Guitry**  
**A Bâtons rompus**

Textes rassemblés et présentés  
par Henri Jadoux

Librairie Académique Perrin, 1981.

---

A signaler **Une réhabilitation de la loufoquerie**, article paru dans **le Matin** du 29 juin 1910. Après s'être plaint de l'absence des mots "loufoque" et "loufoquerie" dans le Petit Larousse, Sacha Guitry distingue deux sortes de loufoqueries :

Le première, la loufoquerie naturelle qui se manifeste sans cesse dans la façon de se conduire, de s'habiller, dans la façon de vivre en un mot. Cette loufoquerie-là est généralement déterminée par le goût trop prononcé de la boisson ou bien par une disposition spéciale du cerveau due à un grand-parent déséquilibré.

Et cette loufoquerie n'est pas de la folie. Un loufoque n'est pas un fou.

La deuxième sorte de loufoquerie est celle mise à la disposition de l'art qu'il exerce par un homme spirituel et gai.

Cette loufoquerie est à mes yeux l'exaspération d'une gaieté solide, personnelle et accessible.

C'est **Ubu-Roi**, et **Ubu-Roi** est un chef d'œuvre qu'on le veuille ou non. Chaque genre littéraire a son chef-d'œuvre, et **Ubu-Roi** est le chef d'œuvre du genre loufoque.

Et le genre loufoque est un genre parce qu'il exige un dosage exceptionnel des dons les plus divers.

Le drame en cinq actes intitulé **Ubu-Roi** eut et aura toujours de nombreux détracteurs. C'est ce qui me permet d'ajouter qu'un vrai loufoque ne doit pas faire rire tout le monde.

Il faut que cent personnes, les femmes d'abord, ne comprennent pas ce qu'il y a de drôle, de supérieurement drôle dans une loufoquerie pour qu'elle soit réussie.

Parce que le rire obtenu par une loufoquerie est augmenté et il est complété par celui de votre voisin.

Vous riez de la chose et de ce qu'elle lui échappe.

Créée il y a quelque trente ans, dans le cadre des **Annales** de l'Université de Toulouse, la revue **LITTÉRATURES** a reparu, rajeunie et indépendante, en 1980.

Ses collaborateurs, spécialistes des littératures française, allemande, italienne, polonaise et russe, comme des études musicales, cinématographiques et comparatistes, assurent l'étendue de son champ d'action et la qualité de ses rapports.

On en jugera par le sommaire de ses deux premiers numéros, qui ont révélé parmi leurs inédits : un manuscrit de Vauvenargues ; des lettres de Mallarmé à Barrès ; des pages du **Journal** de Pierre Loti ; des lettres de Liszt. Dans les numéros suivants, on a pu lire des textes inédits de Rousseau, Supervielle, Suarès, Farrère, Toulet et les lettres de Fargue à Jarry.

L'une des ambitions de **Littératures** est de publier ainsi dans chacune de ses livraisons, quelques **textes inédits**.

La revue paraît deux fois l'an, en avril et en décembre.

---

Correspondances, manuscrits et livres pour compte-rendus à adresser à : Claude Sicard, 170 rue Clémenceau, 82000 MONTAUBAN. Abonnement 1984 : 85 F.

---

**MEROU et FOUSKODIS :**  
**La Fanny et l'imagerie populaire.**  
Grenoble, Ed. Terre et mer, 1982,  
128 p. ill. avec une préface  
d'Yvan Audouard,  
une post-fesse de Félix Benoit.

---

Nos lecteurs connaissent assez la scène inaugurale de **La Dragonne** pour qu'il soit inutile de la citer ici. Dès le début, Jarry, mué en ethnographe, relate une partie de boules à laquelle il a dû assister durant son séjour au Grand Lemps en 1903, au cours de laquelle une quadrette de notables n'ayant marqué aucun point devait "faire hommage à la Fanny" pour reprendre son expression euphémisée. Sa description minutieuse et fort réaliste de la scène en marque, d'emblée, les traits caractéristiques et constants : cérémonie liturgique ;

tradition carnavalesque du monde à l'envers, les notables deshonorés devant sacrifier au rite ; artisanat spécifique. Comparant l'objet cérémoniel au guignol, il s'insère dans une tradition populaire à laquelle il s'est toujours montré sensible en renouant, sur ce point, avec l'œuvre de Rabelais, attentive aux manifestations collectives de la fête.

En somme, la cérémonie de la Fanny appelle l'étude du linguiste, de l'ethnologue et de du folkloriste. C'est ce que font Merou et Fouskoudis en conjuguant leur talent érudit et joyeux. Après avoir délimité le champ d'expansion de ce rituel, propre au Sud-Est de la France, ils analysent l'expression consacrée, "baiser Fanny" en parcourant le paradigme verbal puis nominal. Si le sens familier du verbe ne fait aucun doute, depuis le Moyen-Age, c'est le sort particulier fait au prénom féminin qui pose problème. Sauf pour nos érudits qui en situent l'origine référentielle à Lyon, où, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle la jeune Fanny Dubriand montrait ses charmes postérieurs aux vaincus du Clos Jouve. D'où naquit une expression qui, par le sillon rhodanien, allait se répandre sur la côte méditerranéenne, traverser les mers jusqu'aux Amériques.

Puis ils évoquent le rituel religieux, inversant, en quelque sorte, le culte marial, tout en consacrant la féminité, selon une tradition pré-chrétienne.

Vient ensuite la description d'un art populaire, étayée par près de 150 reproductions, en noir et en couleurs, de ces objets en voie de disparition, et des documents s'y rapportant. Si certains ont acquis leur notoriété dans l'art de peindre la Fanny : E. Billon à Villeurbanne, F. Bourgeois à Apt, on notera que l'anonymat est plutôt la règle chez ces artistes sensibles aux modes, en 1900 comme en 1950.

Le destin de toute tradition populaire est de passer, un jour ou l'autre, dans la culture savante. La Fanny ne peut y échapper, qui se retrouve chez des auteurs

comme Gabriel Chevallier, Marcel Pagnol et, bien entendu Jarry. Suivent des anecdotes, glanées dans la presse spécialisée comme dans l'information quotidienne, et un relevé savoureux des vers de mirliton ornant les boîtes. Il n'est pas douteux que l'auteur de *La Dragonne* aurait fait un sort à ceux-ci, figurant au Musée Dauphinois, s'il avait pu les connaître :

"O vaincu console-toi en cette belle  
Messaline

Qu'une nouvelle vigueur t'inspire ses  
formes divines

De ta revanche heureuse tu deviendras  
le vainqueur

Et tes succès futurs te feront gagner  
son cœur."

Culture savante et tradition populaire s'y trouvent mêlés, sous les espèces d'une versification chère à Jarry.

L'enquête sagace et salace de Merou et Fouskoudis s'imposait, aussi bien pour éclairer un point obscur de nos traditions que pour attirer l'attention sur l'extrême curiosité de Jarry et de son audace puisqu'il fut le premier à introduire une telle cérémonie populaire et régionale dans un roman.

Restent quelques mystères. Comment se fait-il qu'on soit passé de l'expression "baiser le cul de la vieille", attestée par les plus anciens dictionnaires à propos de certaines obligations deshonorantes faites aux perdants de jeux d'adresse, à une formule personnalisée, où l'objet de la sanction a, le plus souvent, des formes juvéniles et plaisantes, quel que soit le style de la figuration ? Comment expliquer que le gage imposé aux acteurs de jeux à forte connotation érotique comme le billard ou la pétanque (il suffit de regarder, dans cet ouvrage, la disposition des boules et du cochonet représentés aux pieds de certaines Fanny pour s'en convaincre) soit justement un geste de désir que la morale religieuse réproue ? Faudrait-il se résoudre à penser que le populaire se réjouit de

l'aveu public d'un acte qu'il ne dédaigne pas de pratiquer en privé ? Il est certain que le caractère péjoratif d'une telle punition a fortement marqué le père de la Dragonne...

Une chose est acquise : s'ils ont pourchassé de nombreuses Fanny, Mérou et Fouskoudis ne subiront pas l'injure de porter leurs lèvres à ces images.

Henri BEHAR

---

### 1909 : DES PALOTINS DECHAINÉS

---

Exhibant en permanence sur sa couverture l'antidreyfusard article 445 du Code d'Instruction Criminelle, la petite revue de Jean-Marc Bernard, **LES GUÊPES** (1909-1912), publiait, à côté de la liste des collaborateurs, les noms de **Ceux qui ne collaboreront pas** : Ghil, Bouhélier, Royère et Ernest-Charles, entre autres. Dans la revue, un certain **A. NAU** (Nîmes, Gard) s'amusait sans trêve aux dépens de la **poire Charles-Ernest** ou de Jean Royère, ce **bon Monsieur Ubu**. On publia des numéros spéciaux, assez éclectiques : **Hommage à Boileau** (mars 1911), **Hommage à Willy** (novembre 1911). Précisément, dans ce dernier numéro, Fagus saluait au passage ... **ces deux admirables représentants de l'honnêteté et du génie français : Jean Lorrain et Alfred Jarry** (1). Toutefois, cette revue monarchiste, antisémite et antidreyfusarde entendait surtout mener le bon combat. Jarry était mort en 1907, mais **Ubu Roi** avait été repris par Gémier en 1908, et rien ne s'opposait à ce qu'on enrôlât Jarry dans ce bon combat. Au surplus, le ligueur Henry de Bruchard (honoré par Toulet d'une épithète rimée fort exaltante) nous assurera que Jarry, sur la fin de sa vie, était fort désireux de **polémiquer chaque matin à la "Libre Parole"** et **l'après-midi perforer un juif...** (2). Aussi le numéro d'avril 1909 des **GUÊPES** se terminait-il par un article non signé (J.-M. Bernard ?), qui nous montre une troupe de Camelots du Roi faisant de la pièce de

Jarry une œuvre de "théâtre total". Mais lisons plutôt le texte qui suit.

Jean-Paul GOUJON

---

(1) - Dans le n° 3, de mars 1909, on peut lire, dans la chronique des revues tenue par J.M. Bernard, à propos de la revue *Poesia* : **Lire surtout une amusante pastorale d'Alfred Jarry : L'Objet aimé** "... dont les personnages semblent découpés dans un album de Topffer. Il n'y manque que la musique : **Boum ! voyez Terrasse !**  
(2) - H. de Bruchard, 1896-1901, *Petits Mémoires du Temps de la Ligue*, Nlle. libr. Nationale, s. d. (1912), p. 54.

---

### Les Palotins Du Père Ubu

---

Sous cette dénomination vient se fonder, à Valence, un nouveau groupe destiné à soutenir, en province, les « Camelots du Roi ». Ce sont nos amis René Dumaine et Etienne Salucres qui ont eu l'initiative de ce mouvement. Lors de la première réunion, le 18 mars dernier, M. Maurice Pujo, aujourd'hui détenu à la Santé, fut nommé, par acclamations, *Palotin d'honneur*.

On peut voir déjà, appendus aux murs du local de la Société, et prêts à servir, le couteau à figure, le ciseau à onelles, les lumelles, le sabre à phynance, le bâton à physique et le croc à merde. Sur les étagères, des pots de Ripolin sont alignés avec, auprès d'eux, le petit balai. Rien ne manque donc pour que les murailles des villes, villages, bourgs et hameaux soient bientôt adornées d'écarlates et gigantesques : *quatresan-quarantecinque !*

Nos Palotins explosifs se rendront, sur demande et sur le Cheval à Phynance, dans toute localité qui réclamera leurs services. Moyennant le tarif uniforme de 2 fr. 95. ils exécuteront : torsion du nez et des dents, extraction de la langue, arrachement des cheveux, lacération du postérieur, ouverture de la vessie nataoire, exorbitation des yeux et crevaison de la bouzine, de la bou douille, de la gidouille et de la giborgne.

Les Acieries de la Marine vont construire, tout exprès pour le Groupe, un Pince-Porc et un Démanche-Comanche. Quant à la Machine à Décerveler, elle a été jugée inutile, les gens auxquels les Palotins

du Père Ubu s'attaqueront, étant depuis longtemps privés de la matière indispensable à l'opération.

On nous fait savoir que Sa Ventripotence Loupillon (premier du nom) a prié notre ami Salucres de passer à l'Elysée. Elle voulut bien lui confier que, depuis la panthéonisation de Zola jusqu'à l'inauguration du monument Floquet, elle n'a cessé d'entendre des sifflements prolongés dans ses oreilles. M. Salucres lui conseilla, pour mettre fin à ces bourdonnements auriculaires, le remède infailible du Père Ubu : *enfonce-ment du petit bout de bois dans les oneilles*.

---

#### Actualité de la Pologne et du Chat Noir.

---

Si j'en crois ce que je crois, les **Polonais** primitifs datent de 1885-1887. Or le récit, d'après la tradition orale, des origines du P.H. par Charles Morin évoque bien des choses mais fort peu de Polonais. Pourquoi donc les Morin avaient-ils choisi ce titre, alors qu'ils tenaient tant par ailleurs à ce que les salopins fussent espagnols, et Bordure Rolando ?

Les **Polonais** de 1888 furent, si j'en crois toujours ce que je crois, beaucoup plus proches d'**Ubu-Roi**, dit "le Définitif", dont l'action se passe en Pologne.

Ceci n'explique toujours pas cela : plus il y a de Pologne dans l'action, moins il y a de Polonais dans le titre, — — et vice-versa.

Il faut toujours revenir à la tradition potachique qui baigne **Ubu-Roi**. Des cours d'histoire et de géographie, les potaches du lycée de Rennes avaient retenu peu de choses, mais bien. Lucien Rigaud écrit dans son **Dictionnaire des lieux communs** (1881), sous la rubrique **Les Polonais sont nos frères** : « il y a eu, sous le gouvernement de Juillet, un grand enthousiasme en faveur de la Pologne et des Polonais, C'était alors une manière comme une autre de faire de l'opposition. » Des sentiments républicains pouvaient librement s'exprimer

en ces premières années de la Troisième République, et il est certain que des professeurs du lycée de Rennes ne devaient pas se priver d'exalter la fraternité franco-polonaise. Quant à Félix Hébert lui-même, sans doute exprimait-il, plus ou moins ouvertement, des opinions sensiblement divergentes, et il y avait une malice évidente à propulser le père Ebé, Ebouille, Ebance sur le trône de Pologne.

Les plaisanteries sur l'ivrognerie des Polonais n'étaient pas non plus très nouvelles. Or (et c'est peut-être à ceci que je voulais venir), en 1879 paraissait à Paris la première édition des **Poèmes ironiques** d'Emile Goudeau, et la deuxième en 1884 chez Ollendorff, éditeur qui était loin d'être confidentiel et dont les publications étaient fort bien distribuées dans toutes les librairies de France. C'est dans ces **Poèmes ironiques** que figurent **Les Polonais**, qui relatent en 222 alexandrins truculents le siège de Paris occupé par les pâles buveurs d'eau commandés par Carémus ; les assiégeants sont dirigés par

... le duc Jean Soulagrafieski,  
Prince des Polonais et Ruthènes, à qui  
Sa soif de Danaïde avait donné la gloire...

Pourquoi ce poème aurait-il été ignoré au lycée de Rennes ?

Déjà, **Les Affranchies** (parues dans **les Fleurs du Bitume** chez Lemerre en 1878 et chez Ollendorff en 1885 avant une dernière édition en 1895) et leurs savonneux anachronismes entraînent de plain-pied dans le folklore potachique :

Les voyez-vous passer, les belles  
Affranchies ?

Sur les chemins sablés et les routes  
blanches,

Que l'esclave arroseur humecte à  
longs jets d'eau,

Leurs chars à huit ressorts volent, et  
le badaud

Lutécien s'écrie : Oh ! la belle  
païenne !

(...)

Elles montent, lançant des ceillades

de Parthe,

Jusqu'à l'Arc Triomphal de César Bonaparte.

(...)

(...) La porte Maillotine,

Large, s'ouvre devant leur foule libertine.

Bientôt par les sentiers, sous le grand soleil d'or,

On les voit persiller autour du Lac Major. (...)

Emile Goudeau (1849-1906) fut le président fondateur des **Hydropaphes** en 1879, et en 1881 le premier animateur du cabaret et le premier rédacteur en chef du journal, que Rodolphe Salis venait de créer sous le nom de **Chat Noir**. Les années 1885-1890, celles des **Polonais** rennais, furent les années de gloire du **Chat Noir** dont la réputation atteignit les rives de la Villaine.

Il ne me déplaît pas, en cette année du centenaire du **Chat Noir**, de soupçonner une connivence entre Emile Goudeau et les potaches de Rennes, dans un écho qui nous vient de Pologne. L'inventaire de la culture potachique n'est pas de la tarte, mais je peux personnellement confirmer que **Les Polonais**, **Les Affranchies** et **La Revanche des Bêtes** étaient encore connus dans notre belle province bretonne autour de 1935, où ils commençaient à céder la place à **La Nègresse blonde** de Georges Fourest. En tout cas, si Goudeau n'est pour rien dans le titre des **Polonais** de Rennes, je continuerai de regretter de ne pas comprendre **pourquoi** les Morin avaient choisi ce titre, et **pourquoi** Jarry, une dizaine d'années plus tard, lui en préféra un autre, plus

potachique encore et freudien par anticipation.

François Caradec

---

### L'initiale A

---

Contrairement à ce que supputent Jean-Paul Goujon et d'autres dans la 13-14<sup>e</sup> tournée, page 44, l'initiale A n'est pas une coquille d'imprimerie. On peut lire dans **l'Index Général des matières contenues dans les dix années de la Revue Encyclopédique (1891-1900)** :

(...) Jarry (A) VII, 14 : Jarry (R) VII, 681, VIII, 621, 1069, IX, 114, 296, 968, X, 324 : (...)

Il n'y a donc eu qu'un (1) seul article signé **A. Jarry** au cours des dix années de la **Revue Encyclopédique**, mais 7 (sept) signés **R. Jarry**.

Encore faudrait-il consulter les cinq années de la **Revue Universelle**, qui fait suite à la **Revue Encyclopédique**. Le dernier numéro de la **R.U.** donne la liste des principaux collaborateurs de la **R.E.** (1891-1900) et de la **R.U.** (1901-1905), parmi lesquels on relève à la section "Sciences pures et appliquées" les noms de **Jarry (A)** et **Jarry (R)** : il n'y a donc aucune confusion possible entre A. et R.

D'ailleurs, Raymond Jarry, Ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure, agrégé de l'Université, a aussi collaboré à la rédaction du **Nouveau Larousse illustré**, mais non cet A. Jarry dont vous faites votre dieu. Nous ne savons donc toujours pas qui était A. Jarry : la seule chose dont nous sommes certains, c'est qu'il ne se prénomait pas Raymond. F.C.

## COURRIER DES CURIEUX CHERCHEURS

Jean-Paul Goujon, Don Pedro Nino, 12-1°. Sevilla 3, Espagne :

- 1/ - Voudrait savoir en quelle bibliothèque de France ou de Navarre on peut consulter les revues suivantes, introuvables, sauf erreur, à Paris : **Gazette du Quartier Latin** (1901-02) ; **Le Portique**, de Grenoble (début 1897) ; **Gallia** année 1901) ; **Revue Anonyme**, de Blois (1901).
- 2/ - Souhaiterait avoir des précisions biographiques sur l'éditeur Edward Sansot : dates naissance, décès, etc.
- 3/ - Serait désireux d'obtenir communication de tous manuscrits et lettres d'Er-

nest La Jeunesse, ainsi que du roman inédit de Tinan, **L'Insatisfait**, dont la trace est perdue depuis 1942.

- 4/ - Même demande pour l'ex. des **Poèmes** de H.J.-M. Levet enrichi de photos et ayant appartenu à E. Henriot, vendu dans une vente Larbaud le 21 fév. 1973 à Drouot.

Maurice IMBERT, 68, rue de la Clairière, 77380 Combs la Ville : recherche en vue de l'achèvement d'une biographie de Henry Jean-Marie LEVEY, tous documents, livres, photos et manuscrits le concernant.

**L'ETOILE-ABSINTHE N° 17-18** — Rue du Château, Penne du Tarn 81140  
Castelnau de Montmiral - **Composition** : AZERTY, Reims - **Impression-**  
**brochage** : William Théry, 51140 Muizon - **Achévé d'imprimer** : 15 mars  
1984 - **Dépôt légal** : mars 1984 - **Tirage** : 200 exemplaires.